

CHAPITRE III

Dans lequel est raconté un grand événement.

C'EST ainsi que j'acquis un très cher compagnon et confident avec lequel je vécus plusieurs mois en parfaite harmonie.

Je m'habituai vite à sa présence, mais je vous confesse que les deux ou trois premiers jours, quand je ne le voyais pas, je croyais avoir rêvé.

Après l'avoir renfermé la première fois, je me souviens que je m'endormis (la rumeur de la pluie était si ennuyeuse!) et lorsque je me réveillai, j'étais si persuadé que l'histoire de Fiammiferino était un rêve que je finis par l'oublier complètement.

Mais la petite boîte était là sur le pavé et je ne tardai pas à entendre des coups rapides, heurtés sur les minces parois de bois. Fiammiferino frappait.



J'ouvris sa prison et il sortit : il enleva le coton de sa tête avec précaution, pour ne pas trop heurter le phosphore, et s'assit sur la pointe d'une pantoufle voisine.

« As-tu bien dormi ? »

— Merci, me répondit-il de sa petite voix. »

Et, comme je m'inclinai à terre pour l'écouter, il me cria :

« Mets-moi à cheval sur ce mur blanc ; nous parlerons ensemble plus aisément. »

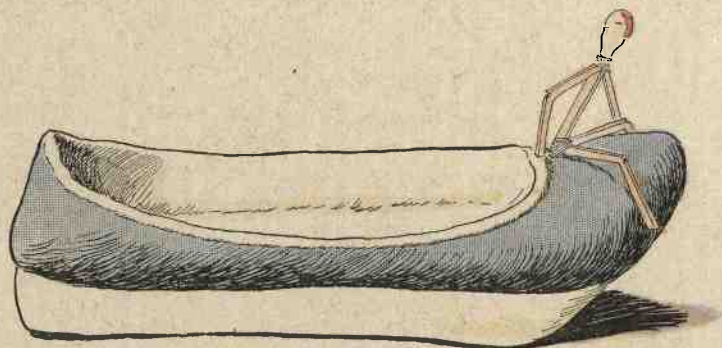
— Quel mur ? demandai-je, surpris, en regardant autour de moi ; je n'en vois pas.

— Mais si, mon ami : ce rempart qui te défend le cou. Mets-moi, mets-moi là-dessus, je serai voisin de ton oreille. »

Je compris alors ce que voulait dire Fiammiferino ; les murs des anciennes forteresses japonaises sont d'une blancheur éclatante, et il avait pris mon col pour un rempart, érigé afin de défendre mon cou.

Je le plaçait à cheval, l'avertissant de l'erreur.

« Tu as raison ! me dit-il, quand il se fut bien assuré sur le rebord du col, tu as raison, je vois maintenant que ce n'est pas un mur ; que veux-tu ? Maintenant je confonds le petit et le grand. Je ne m'y retrouve plus ; je suis devenu si petit que tu me sembles plus gros que le Fugi-Yama, la montagne sacrée. »



Nous commençâmes une conversation. Il parlait si bien que je l'écoutais enchanté.

Je m'étais déjà attaché à lui ; cela me faisait plaisir de sentir sur mon cou le frôlement léger de sa jambette de bois et la caresse de son petit bras sur le lobe de l'oreille, pour me signifier d'être attentif, quand il allait dire quelque chose de vraiment important.

Et ce geste, dans la suite, fut cause de désagréables incidents ; parce que souvent, étant distrait, en me sentant à l'improviste chatouiller l'oreille, je me donnais un grand coup comme pour chasser un insecte, ce qui précipitait le pauvre Fiammiferino de hauteurs périlleuses pour lui.

Ce premier jour à cheval sur le « rempart » il me fit des confidences. Il me parla de son passé avec tant de douleur que j'en fus très ému.

Ce fut l'unique fois que Fiammiferino m'entretint des aventures extraordinaires de sa vie d'arbre ; mais, vivrais-je mille ans, je ne pourrai jamais oublier une seule de ses paroles.

Voilà ce qu'il me raconta :

« Mon père, me dit-il, était le génie d'un érable. Ma mère était l'âme d'un hêtre. Ils moururent de vieillesse quand leurs arbres se desséchèrent. »

« Moi, je croissais joyeux et florissant. J'étais le premier à mettre les feuilles au printemps, le dernier à les perdre en automne ; je faisais mon devoir ponctuellement, et à cent ans je n'avais pas encore un seul rameau sec, tant j'étais attentif à veiller à ma prospérité. »

— N'est-il pas ennuyeux d'être un arbre ? lui demandai-je : toujours immobile, toujours silencieux...

— Oh ! non. Je jouais avec le vent qui me balançait et je m'amusais avec les oiseaux qui venaient par centaines sur ma tête et faisaient leur nid dans mes branches.

« J'avais juste cent quinze ans quand la tranquillité du bois fut troublée par un grand événement... Mais je ne veux pas t'ennuyer... »

— Non, non, parle, je te prie, raconte !

— Ecoute donc.

